

BOUGNON INFO

Mardi : 17h00 à 18h00
Mercredi : 9h00 à 11h00
Jeudi : 18h00 à 19h00

Bibliothèque
Jeudi : 16h30 à 17h45

Téléphone Mairie : 03.84.91.62.00

✉ mairie.bougnon@wanadoo.fr

1944 – Libération de Bougnon Monsieur André BIOTTE

A l'époque, j'avais 15 ans $\frac{1}{2}$, plus exactement 15 ans 7 mois, le 13 septembre, jour de la libération. Étant à l'école à GRAY, je profitais encore de mes « 2 mois de vacances », car la rentrée approchait.

La retraite allemande atteignait notre région. Des véhicules, mais aussi des hommes à pied, à bicyclette recherchant des moyens de transport. Nous avons camouflé nos vélos dans le tas de foin. Notre maison était une ferme avec grange et écurie-étable (actuel 27 grand'rue).

L'après-midi du 12 septembre, en allant chercher nos vaches dans la pâture dite « du Chânois » à la sortie nord du village, j'aperçois une voiture civile abandonnée au milieu des vernes du bas de la pâture, près du ruisseau. Méfiant, de peur qu'elle ne soit piégée, je vais en informer notre voisin Albert. Nous descendons les deux voir cette voiture qui n'avait plus que 3 roues (sans doute abandonnée par les allemands) mais rien de particulier à l'intérieur.

Nous remontons le pâquis (actuel lotissement du Moulin) quand tout à coup une série de détonations ... ! Albert crie « A plat ventre » (il avait fait la guerre de 39 et blessé par éclat d'obus) et nous plongeons le nez dans l'herbe. Tout près, sur notre gauche, sur le chemin de PROVENCHERE, l'éclatement des obus.

Nous nous relevons et remontons cette fois en courant ! Nouvelle salve et nouveau plongeon et éclatements plus près. Sans doute l'artillerie américaine guidée par Pier sur des fuyards. Par bonds successifs, nous arrivons au village.

Ouf ! Notre curiosité aurait pu nous coûter cher ! Puis, c'est le silence. C'est là qu'Albert me dit : Ça risque de craquer cette nuit. Venez tous dans ma cave voûtée de la maison RIGOULOT. Là, vous serez au moins à l'abri des obus et des balles.

Ce même soir, notre voisin immédiat, René, Qui revenait de sa ferme à l'autre bout du village côté VESOUL, nous dit en passant : Je viens de voir un char américain à l'entrée du village. Ils m'ont demandé s'il y avait des allemands dans le pays ; je leur ai dit que oui. (Effectivement, dans la matinée, il y avait beaucoup d'allemands dans notre secteur mais qui sont partis en début d'après-midi).

« Nous ne sommes pas assez forts ; nous reviendrons demain. » et ils firent demi-tour.

Donc, après le repas du soir, nous voilà tous partis dans la cave RIGOULOT ou Albert avait étendu de la paille au large. Nous étions assez nombreux car les gens du centre village étaient là aussi. Ceux du Sud s'étaient réfugiés dans la cave du Château VUILLEMOT (maison BAUMANN).

La nuit se passa dans le calme. Au matin, chacun regagna sa maison pour déjeuner et s'occuper des bêtes. Et là, nous nous aperçûmes que pendant la nuit, des allemands occupaient à nouveau le village, creusant des trous, des tranchées ; installant des mitrailleuses face à l'ouest (PORT-SUR-SAÔNE). Une MG 42 était installée tout près de chez nous, ce matin-là, il y avait ma mère (55 ans), ma tante (53 ans), mon frère (18 ans) et moi ; mon frère aîné étant au maquis.

Vers 8 h 30, un allemand venant de notre écurie entre dans la cuisine. « Guten Tag » nous dit-il ; il regarde le plafond, puis la montée d'escalier et nous fait comprendre de nous mettre sous l'escalier. « Ihr es ist gut ». C'est un vieux (la bonne quarantaine) muni d'un seul fusil mauser. Avec le tas de foin au-dessus, vous ne risquez rien des obus. (Je comprenais pas mal d'allemand). Il devait surtout penser à lui, mais

Voilà qu'un énergumène entre à son tour en vociférant (sans doute un gradé) et admoneste notre homme, sans doute pour l'envoyer au casse-pipe. Tous deux sortent par l'écurie vers l'arrière de la maison. C'est alors que tout se déclenche : mitrailleuses, fusils mitrailleurs, mortiers, canons etc...

Il est trop tard pour regagner la cave pour ma mère et ma tante qui ne peuvent courir. Paul reste avec elles, quant à moi, je sors pour y filer ... pour des raisons... particulières.

Je monte la côte au pas gymnastique et en haut, ça crépite des 2 côtés : balles américaines sur la façade ouest d'Albert, balles allemandes sur le mur est maison MOREL.

Je baisse la tête tout en courant (inconscience de la jeunesse... !) car la cave est juste derrière. Ouf, j'arrive sain et sauf. Pas mal de monde dans la cave mais pas d'allemands autour. Nous attendons dans l'angoisse la fin des combats ; ce n'est que détonations de toutes sortes.

Soudain, la porte s'ouvre. Deux allemands apparaissent, l'arme au poing, jettent un regard sur nous, puis remontent l'escalier et restent là. A ce moment, j'avoue avoir eu peur craignant qu'ils ne balancent une grenade. Heureusement pour nous, ce n'était pas des S.S, mais des militaires d'une unité d'Infanterie de Marine.

En fin de matinée, le calme revient peu à peu. On entend encore quelques coups de feu sporadiques. Je décide de sortir et de regagner notre maison car je suis quand même inquiet pour ceux que j'ai laissés.

De la fumée monte au nord du village du côté de chez nous. Vite, je cours et arrivé chez nous, toutes les portes ouvertes, du sang sur le plancher de la cuisine, un fusil posé sur l'auge de l'écurie crosse abimée, et ... pas un chat en vue ? Qu'est-il arrivé ? Où sont-ils ?

Je m'en veux de ne pas être resté et tout à coup, je pense à la fumée ; je pars dans cette direction et arrivé au virage j'aperçois le feu dans le hangar de Roger et des gens qui s'activent avec des seaux d'eau. Ils sont tous là, bien vivants ! Ouf, encore une fois.

Explication : Notre allemand de tout à l'heure est revenu peu après mon départ blessé dans le dos, sans doute par éclat d'obus. C'est ma tante qui l'a aidé à mettre son pansement individuel. Quelques minutes après les américains le faisaient prisonnier, fouillant sa veste qui était restée à terre et récupérant l'argent qui était caché dans la doublure.

Derrière notre maison, c'était le désastre. Les chars qui étaient montés par les Chenevières venant de PORT tiraient sur les allemands au canon de 75. La maison de Marie en prit au moins deux en pleine fenêtre, l'élargissement, et un ou deux sur nos hangars à bois tuant notre poule et

ses poussins, blessant à mort nos 6 canards (je dus les achever ; j'en étais malade).

Le lendemain de cette journée mémorable, j'allai voir Marcel Robin à la Piquotte pour un problème de math que je ne comprenais pas, car c'était bientôt la rentrée. Marcel était de l'âge de mon frère aîné (23 ans). C'était un fort en math et en allemand, qu'il parlait couramment. Il me dit : Je n'ai pas le temps car il faut que je fasse le tour du pays et son périmètre pour récupérer les papiers des morts allemands tués sur notre territoire. C'est le Maire qui m'en a chargé. Tu peux venir avec-moi si tu veux. On va prendre quand même chacun un fusil car on ne sait jamais ; il m'explique rapidement le fonctionnement du Mauser et nous voilà parti.

En cours de chemin, il me raconte que la veille, il avait essayé de dissuader les allemands de résister et qu'ils feraient mieux de se rendre. Il y en avait une dizaine autour de sa maison commandés par un sous-officier. Quand Marcel lui dit : Mais qu'est-ce que vous pouvez faire contre des chars ? ce dernier lui répondit : « on peut toujours mourir ».

Nous sommes d'abord passé par « Le Moulin » qui à l'époque était une maison isolée et inhabitée. Son propriétaire « Adheimar » étant mort en 1939 quelques mois après mon père. Nous fouillâmes pièces par pièces, l'arme au poing, ouvrant les portes au pied. Rien de suspect et pas d'intrus ! Puis nous partîmes à travers champs en passant par « La Varenne », et, au-dessus du « Bas de la Côte », notre premier cadavre. Le malheureux était étendu sur le dos, une grenade à manche dans la main droite. Il avait la bonne cinquantaine et son métier : blanchisseur ; Marcel trouva son étui à cigarettes dans une poche et dit « Tu n'en as plus besoin maintenant » et l'empocha.

Cent mètres plus loin, derrière une haie, c'était un carnage. Ils étaient quatre, tous morts par obus. L'un avait le ventre ouvert et Marcel s'écria : « Mais, je le reconnais ; c'est le sous-off dont je t'ai parlé tout à l'heure », et en guise d'oraison funèbre, il dit « Mon c.., si tu m'avais écouté, tu ne serais pas là ! »

Un autre avait une jambe sectionnée au niveau de la cuisse, enfin ce n'était pas beau à voir. Il me semble que nous avons ramassé les papiers de 7 gars dont 1 qui était mort dans une brouette, sans doute blessé et abandonné par ses copains. Tous ces gars furent enterrés provisoirement au-dessus du Marchet derrière le Calvaire.

A titre d'information, nous avons été libérés par le 117^{ème} Cavalry Reconnaissance Squadron du VI^{ème} CAUS en appui sur la gauche de la 36^{ème} division d'infanterie US venant de DOLE, AUXONNE, GRAY. C'est ce même 117^{ème} qui fit jonction à COMBEAUFONTAINE avec l'avant-garde de la 1^{ère} division blindée française venant de la BOURGOGNE et du plateau de LANGRES.

Ce qui précède sont mes souvenirs personnels. Pour le 50^{ème} anniversaire de la libération de Bougnon, l'ancien maire de BOUGNON, Monsieur Guy HENRY, 23 ans en 1944 relata ses propres souvenirs dans le bulletin d'octobre 1994 (pour les conservateurs). Il était à l'époque, avec mon frère aîné du même âge, au maquis de BREUREY.

Il terminait son article en disant :

« Donc - pardonnez-moi - je n'oublierai jamais, comme n'oublieront jamais, j'imagine, tous les témoins encore vivants de ce bref épisode de l'histoire de notre village ».

Oui ! tous ces souvenirs sont gravés dans nos mémoires et ces années d'occupation nous ont marqués pour le reste de notre vie, bien que n'en ayant pas trop souffert, mais subies dans notre prime jeunesse.

Notre village, heureusement, s'est très bien comporté pendant toute cette période et n'a pas eu le triste spectacle de ces petites vengeance personnelles (femmes tondues, personnes abattues sans jugement, incendies volontaires, etc...) qu'ont connu pas mal de villes ou localités par des « soi-disant maquisards » souvent de dernière heure.

J'ai retenu de cette période l'imbécilité de la guerre sous toutes ses formes. Je n'éprouvais que pitié pour les blessés et je pensais aux parents, femmes et enfants qui attendaient un être cher en regardant ces morts entraînés dans cette guerre par des fanatiques.

Je ne savais pas à ce moment-là, que j'allais, moi-même participer à une autre guerre, et provoquer sans doute, sans le savoir, la mort d'autres personnes qui ne demandaient qu'à vivre.

Que cette humanité est donc bête à s'entretuer depuis la nuit des temps, alors que la vie terrestre est déjà si courte ...en zigzaguant entre les maladies et les accidents !

André BIOTTE

